



Le Temps

L e t t r e s r o m a n d e s

LE TEMPS SAMEDI CULTUREL

Samedi 19 janvier 2002

COUP DE POING À LA FACE DU BEAU LANGAGE

Dans «Rapport aux bêtes», Noëlle Revaz a inventé une langue paysanne qui lui a ouvert les portes de la collection blanche chez Gallimard. Par Isabelle Rüf

NOËLLE REVAZ
Rapport aux bêtes
Gallimard, 226 p.

«C

omme Céline a inventé une langue urbaine décalée, Noëlle Revaz recrée un parler paysan. Un vrai coup de poing dans la gueule du beau langage.» Le poète et romancier Guy Goffette ne craint pas de faire la comparaison, lui qui a convaincu Gallimard de prendre dans sa collection blanche *Rapport aux bêtes*. Quelques mois après le *Judas* de Maurice Chappaz, voici donc un nouveau choc esthétique venu du Valais. L'intrigue du roman est simple: Paul est un paysan fruste et brutal. Il maltraite sa femme qu'il appelle Vulve, la réduisant à sa fonction génitale, et ignore ses enfants, masse indistincte de morveux que parfois il châtie bien. Dans ce monde de taiseux apparaît un beau jour Jorge, le saisonnier portugais, une allégorie du Sud, qu'on appellera Georges – parce qu'on est en Suisse, ici – et parfois «le Portugal». Infiniment plus subtil, plus instruit aussi que le patron, l'homme agira comme un catalyseur. Grâce à lui, le maître va insensiblement changer, admettre que sa femme fasse enfin soigner la tumeur qui lui ronge le ventre, abandonner ses peurs archaïques. Bref, l'étranger va l'humaniser, avant de partir à l'autorisme, moins ravageur mais aussi révélateur que l'ange dans *Théorème* de Pasolini. Le récit s'achève sur un *remake* muet du «*Femme, viens t'asseoir sur le banc...*» de l'ancien livret de famille.

Ce récit n'est pas réaliste et pourtant, comme dit Guy Goffette, «on patage dans le lisier». Les scènes d'étable ou de labours ne convaincront peut-être pas les professionnels mais elles ont une vérité dans le cadre de ce récit violent, parfois difficilement soutenable. «J'ai dû lui demander de gommer certaines injures, trop choquantes, mais je n'ai pas pu la faire renoncer au nom si brutal de Vulve.» Le discours intérieur de Paul, qui bute contre sa rage, son impuissance à exprimer les émotions, sonne juste, tout comme les dialogues, et pourtant personne ne parle comme ça dans la vie. Passé le premier sursaut que provoquent une syntaxe tordue, un lexique dévoyé, les personnages se mettent à exister et le lecteur entre dans l'univers du roman. C'est très fort, très dur aussi mais l'auteur opère le prodige de rester lisible. Il y a même quelques scènes in-

tensément poétiques et tendres, quand Georges, Paul et les enfants se mettent à la peinture, par exemple. Avec maîtrise, Noëlle Revaz évite les clichés, tout en travaillant sur des sentiments universels, l'amour, la jalousie, la peur, celle du sexe et de la différence, le désir de domination.

Surtout, elle a créé un style hybride, jouant sur les ruptures, mêlant quelques helvétismes à des tournures savantes, transformant les adjectifs en noms, inventant des détours qu'on croirait parfois traduits d'une langue étrangère ou antique, où chante le rythme d'un vers. Ce premier roman, pense Guy Goffette, devrait faire beaucoup de bruit dans le monde policé du roman français. Et si son exotisme était trop radical? «Peu importe. La littérature novatrice n'a jamais beaucoup d'écho sur le moment. Qui a lu Faulkner à l'époque?»

ENTREVUE

SAMEDI CULTUREL: Votre roman se passe à la campagne. Un univers qui vous est familier?

NOËLLE REVAZ: Pas du tout. D'ailleurs la ferme n'est qu'une caricature, un miroir du monde intérieur. C'est parti de l'idée d'un personnage brutal, fruste, d'une femme écrasée, niée. Je ne savais pas que cela deviendrait un roman. Et puis Jorge, le saisonnier, est arrivé dans le récit, et il a l'air infléchi.

«Rapport aux bêtes», le titre semble indiquer une réflexion sur le monde animal. Que vouliez-vous faire?

Le titre indique à la fois le lien aux vaches, qui est essentiel pour Paul, l'expression idiomatique qui signifie «en ce qui concerne...» et même, peut-être, un rapport «fait aux bêtes», les seuls êtres qu'il puisse aimer sans peur. Je ne voulais certainement pas écrire un roman paysan. J'ai cherché un rythme qui rende le langage parlé sans le copier. L'écriture radiophonique m'a rendue attentive à cela mais j'ai dû conquérir une liberté. Je me suis servie parfois d'expressions que j'entendais dans mon enfance mais pas systématiquement. Je travaillais beaucoup à haute voix, pour trouver les couleurs sonores, la scansion. Je n'ai pas voulu consciemment citer des auteurs (encore que j'aie parfois pensé à Ramuz) ni des langages étrangers. Ce livre est un *patchwork*.

A la fin du roman s'introduit un doute sur la personnalité réelle de la femme. Pourquoi l'avoir dotée d'un nom aussi dégradant?

On ne la voit jamais qu'à travers le regard de Paul. Je sais que ça choque mais je ne pouvais pas faire autrement. Mais ce regard se modifie grâce au Portugais. J'ai vu avec amusement que j'avais recréé sans le vouloir le trio classique: mari, femme, amant mais sans passage à l'acte.



MYRIAM BOGHELI

Noëlle Revaz, latiniste valaisanne, dont le roman est parvenu par la poste chez Gallimard.

Extrait

«C'est que Georges, ces temps-ci, on le voit plus dans la ferme. On le voit plus dès que la tâche, elle se débat dans le sombre et que ça vaut pas la peine de faire comme si on peut davantage. Georges alors il pose la pelle, ou la bêche, ou la grosse pince, ou tape sur le cul des bêtes, si on est après à traire, ou sur le bord du tracteur, et il dit: «Je crois bien que ce jour-ci il va venir à sa fin.» (p. 121)